

## Laval théologique et philosophique



### **HEGEL, Georg Wilhelm Friedrich, *Science de la Logique. Premier tome, premier livre : L'Être. Édition de 1812. Premier tome, deuxième livre : La Doctrine de l'Essence. Deuxième tome : La Logique subjective ou Doctrine du Concept***

Lionel Ponton

Volume 38, numéro 3, 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/705965ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/705965ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ponton, L. (1982). Compte rendu de [HEGEL, Georg Wilhelm Friedrich, *Science de la Logique. Premier tome, premier livre : L'Être. Édition de 1812. Premier tome, deuxième livre : La Doctrine de l'Essence. Deuxième tome : La Logique subjective ou Doctrine du Concept*]. *Laval théologique et philosophique*, 38(3), 327–329. <https://doi.org/10.7202/705965ar>

par Édouard Morot-Sir : « Le langage de la praxis, dit-il simplement, conduit à une praxis du langage », qu'il s'agit d'interroger comme telle, plutôt que d'évacuer le problème du style de *CRD* par des explications anecdotiques sur les circonstances de sa réalisation. La lutte contre la raison analytique qu'entreprend cette œuvre est d'abord une lutte contre « les structures analytiques du langage », c'est-à-dire la langue comme « pratico-inertie ». C'est ainsi qu'il faut envisager, en particulier, la destructuration et la restructuration des formes lexicales par Sartre (utilisation constante de tirets, de parenthèses, etc.), son travail de « dialectisation du langage ». Esquisse d'un projet souvent pointé mais jamais entrepris par les commentateurs — celui d'une interrogation soignée du langage philosophique sartrien — cette approche remarquable aura certainement, avant longtemps, de nombreux continuateurs.

Notons aussi quelques textes d'une moindre envergure sans doute, mais qui aèrent quelque peu un ouvrage bien exigeant. De longs extraits inédits d'un scénario de film sur Freud, écrits par Sartre vers 1958, témoignent (contrairement à des idées très répandues) de sa parfaite connaissance des origines de la psychanalyse ; si cela nous semble finalement d'un intérêt limité, la lecture de ces textes est cependant en elle-même fort divertissante. Pareillement, deux articles de Paul Aubert sur les rapports de Sartre à l'Espagne, concernant surtout les problèmes de l'engagement politique de l'art pendant la guerre civile, et plus généralement contre le franquisme, sont avant tout un assemblage et un panorama de prises de position, de références retrouvées tout au long de la vie et de l'œuvre de Sartre.

Enfin, n'oublions pas l'événement qui ne peut pas ne pas marquer de son sceau la parution d'un tel ouvrage aujourd'hui. En effet, prévu dès 1978, ce volume a dû, en cours d'élaboration, s'incorporer la disparition de son sujet et principal collaborateur ; celle-ci ne donne lieu — et c'est heureux — à aucune dépense de rhétorique nécrologique : juste quelques évocations et témoignages, de compagnons non de disciples, au début et à la fin de l'ouvrage ; et aussi un hommage en forme d'anthologie critique, où se côtoient sur une dizaine de pages : Barthes, Bataille, Heidegger, Marcuse, Lacan, Lévi-Strauss, Bachelard et d'autres — saisissant collage de fragments parfois fort connus sur Sartre, démonstration de l'éclat d'une œuvre qui encore aujourd'hui n'a pas fini de nous étonner.

Philip KNEE

**Jean Gabriel ADLOFF, Sartre : Index du Corpus philosophique**, vol. 1 : *L'Être et le Néant. Critique de la Raison dialectique*. Paris, Klincksieck, 1981, (13.5 × 21.5 cm), 189 pages.

Ceux qui ont étudié les grandes œuvres de Sartre n'ont pas manqué de regretter l'absence, dans ces livres, de tables de référence, rendant malaisée, l'exégèse de ces montagnes d'écriture — qu'on pense aux 700 pages serrées de la *Critique de la Raison dialectique*, où l'ouvrage ne comporte même pas de plan de chapitres, sans parler des trois volumes sur Flaubert. On ne peut donc qu'accueillir avec intérêt la parution du premier volume de cet index du corpus sartrien qui répertorie les termes, les noms propres et les expressions (souvent acrobatiques, comme l'on sait) des deux principales œuvres philosophiques. Deux autres volumes, en préparation, seront consacrés à *L'Idiot de la Famille*.

Sans doute, doit-on déplorer quelques lacunes dans ce travail de fourmi, en particulier en ce qui concerne *l'Être et le Néant* (absence, par exemple, des termes : « ambigüité », ou encore : « humanisme ») ; l'auteur reconnaît d'ailleurs lui-même, en préface, un certain manque de rigueur. Notons également l'organisation peut-être trop mécaniste des renvois pour *CRD*, par exemple, pour des termes omniprésents comme celui de « praxis ». Sentant sans doute le caractère trop « linéaire » de sa démarche, l'auteur annonce un index « à plusieurs niveaux » pour tenir compte de la complexité de *L'Idiot de la Famille*. Mais si cette entreprise ne nous semble pas conduite avec le soin et la précision qui avaient présidé, par exemple, à l'excellente bibliographie de Contat et Rybalka, *Les Écrits de Sartre*, on aurait toutefois bien tort de la boudier complètement. Ce travail ingrat sera sûrement largement mis à profit par les exégètes dans les années à venir, si l'on en juge par la diversité et l'essor récents des études sartriennes.

Philip KNEE

**G.W.F. HEGEL : Science de la Logique**. Premier tome, premier livre : *L'Être*. Édition de 1812. Premier tome, deuxième livre : *La Doctrine de l'Essence*. Deuxième tome : *La Logique subjective ou Doctrine du Concept*. Traduction, présentation, notes par P.-J. Labarrière et G. Jarczyk, Paris : Aubier-Montaigne 1972-1981, XXX, 414 p. ; XXXII, 355 p. ; 464 p.

Il faut se réjouir que soit enfin disponible en français dans une édition soignée et complète la *Science de la Logique* que Hegel a publiée durant la période 1812-1816, et qu'on nomme communément *Grande Logique* par opposition à la *Petite Logique* ou *Logique de l'Encyclopédie*. C'est même la première fois qu'est traduite en français la version de 1812 du premier livre du premier tome : *L'Être*. Les traducteurs, Pierre-Jean Labarrière et Gwendoline Jarczyk, expriment leur intention d'achever leur dessein d'ensemble en traduisant la seconde version que Hegel a donnée de ce premier livre et qu'il n'a terminée que quelques jours avant sa mort en novembre 1831.

Les traducteurs soulignent d'entrée de jeu la « spécificité » de la logique de Hegel. Elle n'est pas la science du connaître « sous son aspect formel », ni la mise au point « d'un instrument préalable à une élaboration scientifique », ni « une science particulière à côté des autres sciences ». Le contenu des sciences « réelles » ne fait pas nombre avec le contenu qui est le sien. C'est même la totalité du Système, ou du savoir, qui se pose une première fois en elle, « selon la pureté et l'abstraction de ses essentialités logiques » (I, 1, p. XXI). Elle thématise en effet les schèmes intelligibles à l'œuvre dans les sciences « réelles », celle de la Nature et celle de l'Esprit, auxquelles elle introduit (I, 1, p. 31, n. 121), et alors que ces sciences traitent de la réalité concrète directement, elle analyse cette réalité selon ses composantes idéelles et donc « abstraites » (I, 1, p. 8, n. 35). Puisqu'elle a accès au contenu, s'identifie à l'auto-déploiement de celui-ci et en donne l'intelligence dernière, elle coïncide totalement avec la métaphysique et est réellement « science absolue ». Dans son séminaire du trimestre d'hiver 1966-1967 sur *Héraclite* (Gallimard, 1970, p. 172), Heidegger, en présentant les trois moments du logique chez Hegel (l'abstrait, le dialectique et le spéculatif), rapproche l'idée hégélienne de l'*îdēa* platonicienne et fait explicitement référence à la théologie des pensées divines qui président à la création. La logique « doit être saisie comme le système de la raison pure, comme le royaume de la pensée pure », affirme en effet Hegel dans l'Introduction à la *Science de la Logique* : « Ce royaume est la vérité elle-même, telle qu'elle est sans voile en soi et pour soi ; pour cette raison, on peut dire qu'elle est la présentation de Dieu tel qu'il est dans son essence éternelle, avant la création de la nature et de l'esprit fini ». On voit le caractère néo-platonicien et, pour Heidegger, cartésien de la logique de Hegel. Cette logique

n'est cependant achevée que dans les sciences « réelles » qui en sont l'ampliation et ont en elle leur fondement : « La logique, comme totalité exhaustive et achevée en elle-même, contient effectivement en soi les deux sciences "réelles" que sont la nature et l'esprit ; celles-ci ne sont que la manifestation du caractère concret qui est le sien. Ainsi exprime-t-elle l'essence même de Dieu, — non pas dans une antériorité chronologique par rapport au monde (ce qui ne serait que le fruit de la représentation), mais comme son fondement réel, qui le précérait intemporellement dans la totalité qu'il est » (I, 1, p. 19, n. 68).

P.-J. Labarrière et G. Jarczyk insistent avec raison sur la portée spéculative de la *Science de la Logique*. Il faut cependant ici dissiper une ambiguïté. Le terme « spéculation » ne désigne pas en hégélianisme un exercice du savoir pour lui-même par opposition au savoir « pratique ». Il signifie, « dans son identité au dialectique, le mouvement du concept, autrement dit, l'auto-développement du réel entendu comme totalité, en deçà de l'opposition sujet/objet » (I, 1, p. 29, n. 105). Le réel dans son unité ne se fait connaître qu'en se déployant en dualité. Le processus spéculatif est précisément rassemblement et retour à l'unité de l'immédiat, cette fois médiatisé et accompli dans son devenir. La division de la logique hégélienne en *Logique objective* et *Logique subjective* est à cet égard instructive. Elle nous incite à ne pas figer la dialectique dans la structure à trois temps traditionnelle. La ternarité se laisse en effet réduire à la binarité, c'est-à-dire à une simple dualité de termes — elle-même expression de l'unité : « Du positif au positif par le négatif ; de l'immédiat à l'immédiat par la médiation ; de l'extérieur à l'extérieur par l'intérieur : chaque fois, c'est le terme premier *et* dernier (terme unique) qui manifeste sa propre richesse en se scindant d'abord dans l'autre de lui-même constitutif de ce qu'il est » (I, 2, p. XIII). Par la scission du terme médian en « médiatisé » et « médiatisant », on en arrive à un schème quaternaire qui explicite le schème ternaire et reflète, en profondeur, « la binarité fondamentale » (II, p. 19). Deux, trois ou quatre, c'est toujours l'unité du réel qui se donne à connaître « dans son expression phénoménale *et* dans le dynamisme de son ressourcement essentiel » (I, 2, p. XIII). De façon convaincante, les traducteurs montrent aussi que le mouvement fondateur de la réflexion et de ses déterminations exposé dans *La Doctrine de l'Essence* permet de déployer et d'interpréter tout le contenu de *L'Être*, de *La Doctrine de l'Essence* et de la *Doctrine du*

*Concept* en son entier de sorte que dans *La Doctrine de l'Essence* se trouve exposée, dans son formalisme premier, « la structure ontologique de tout ce qui est » (I, 2, p. XXV). Les considérations que fait Hegel sur la méthode dans la troisième section de la *Doctrine du Concept* confirment cette interprétation : « Il ne paraît pas malaisé de montrer en effet que le procès de la méthode, exposé de la sorte dans le dernier chapitre de l'œuvre, cohère en tout point avec le schématisme de la réflexion de l'immédiat tel que Hegel le propose au début de *La Doctrine de l'Essence*. Le premier moment, celui de la *position*, rend compte du surgissement de la binarité ou de la différence en exploitation extensive de l'unité ou de l'identité ; le second moment, qui dit comment l'*extériorité* s'affirme réflexivement en elle-même — jusqu'au risque d'une rupture avec le terme premier —, se trouve repris dans l'articulation du médiatisé et du médiatisant ; enfin, le moment résolutif de la détermination, retour de l'être-posé dans le terme posant, est ce qui qualifie l'immédiat dans sa figure de vérité, sous sa forme enfin devenue et vérifiée » (II, p. 15). Le Système lui-même serait ainsi l'expression de la réflexion totale, entendue comme réflexion posante, réflexion extérieure et réflexion déterminante (I, 2, p. XXV et II, p. 15). Le schème de la réflexion *porterait* jusqu'à « l'extrême du Système ». M. Robert Grant McRae, dans son excellent article *Hegel's Concept of Presentation (Laval théologique et philosophique, octobre 1981)*, remarque que l'extension au Système du parallélisme de la réflexion et de la méthode fait problème. P.-J. Labarrière et G. Jarczyk ont ainsi ouvert un nouveau domaine à la recherche.

On ne peut que se rallier aux principes sur lesquels repose cette traduction. La cohérence et la fidélité importent avant tout lorsqu'il s'agit de la traduction d'une œuvre systématique comme la *Science de la Logique* dont on attend, par ailleurs, une mise en lumière de l'entreprise hégélienne dans sa totalité. On a reproché aux traducteurs d'avoir opté pour le parti de la littéralité et d'avoir institué une très stricte correspondance univoque entre l'allemand et le français. Ce parti était pourtant le plus sûr puisque fondamentalement la « lettre » dépend du « sens » qui se fait jour à travers elle. La traduction n'en est pas moins vivante et de nombreux commentaires « spéculatifs » et philologiques en atténuent l'austérité. Pour rendre les expressions litigieuses *aufheben/Aufhebung*, ils ont choisi les néologismes d'origine canadienne *sursumer/sursumption*. La

signification première d'*aufheben* « engranger », « mettre la moisson à l'abri », est perdue. *Sursumer* présente toutefois l'avantage d'être « un opérateur logique conventionnel », qui exprime, sans réduction ou restriction, l'aspect négatif *et* aussi les nuances essentielles de conservation et d'accomplissement du verbe *aufheben*. Dans *Le Puits et la Pyramide* (Hegel et la pensée moderne, P.U.F., 1970, p. 53) Jacques Derrida, à propos de l'intuition sensible et spatiale niée (*aufgehobene*) par l'intelligence qui produit un signe, traduit *aufgehobene*, « c'est-à-dire, à la fois élevée et supprimée », par *relevée*, « au sens où l'on peut être à la fois élevé et relevé de ses fonctions, remplacé par une sorte de promotion par ce qui succède et prend la relève ». Les traducteurs estiment toutefois que le mot « relève », bien qu'il garde souvenir de l'étymologie allemande (*heben*, « lever »), comporte une connotation négative prédominante : « on ne prend la relève de quelque chose que de l'extérieur, et on le laisse là, — alors que, encore une fois, c'est le contenu de ce quelque chose qui est la raison de la transvaluation de lui-même qui s'accomplit » (I, 2, p. XXVIII, n. 71). *Aufhebung* a le sens, non de la pure négation, mais de l'accomplissement (suppression-conservation-élévation).

P.-J. Labarrière et G. Jarczyk ont le rare mérite d'avoir jeté les fondements et assuré le progrès d'une entreprise réputée difficile entre toutes. Les résultats obtenus sont impressionnants et on peut prévoir qu'ils infléchiront de façon décisive les études hégéliennes en France et à l'étranger.

Lionel PONTON

Guy HAARSCHER, *L'Ontologie de Marx*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1980, (16 × 24 cm), 308 pages.

Les œuvres majeures échappent rarement à une pluralité d'interprétations. Celle de Marx ne fait pas exception. Certains interprètes ont vu une coupure entre les écrits de jeunesse et ceux de maturité ; d'autres y ont vu une continuité sans doute peu évidente, mais non moins réelle. Au début des années trente, plus précisément en 1932, parurent deux ouvrages de Marx demeurés jusque-là inédits : les *Manuscrits de 1844* que Marx n'avait pas destinés à la publication et l'*Idéologie allemande* écrite en 1845-1846. L'apparition de ces deux textes n'était pas de nature à